

[AccueilRevenir à l'accueilCollection Boite_016 | Préparation des AnormauxCollectionBoite_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. \[rayé : R. Législation ... ?\] Item\[Henri Plard, La sainteté du roi - suite\]](#)

[Henri Plard, La sainteté du roi - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb016_f0204

SourceBoite_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. [rayé : R. Législation ... ?]

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 18/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

aux instances de son vainqueur, le shah Abbas le Grand : le troisième peut se rapporter, soit à sa traduction de la « Sainte Félicitas » du Jésuite français Nicolas Causin, soit, plus probablement, au *Carolus Stuardus* qu'il venait de terminer et où le roi est bien présenté sous les traits du héros chrétien et du martyr. Mais le vers relatif à « Leo Armenius » montre bien quelle est, selon lui, l'essence de sa tragédie : non un caractère, mais une situation où se résument les trois éléments de la dialectique du règne, selon Gryphius. Le roi porte sur terre une couronne qu'il a reçue de Dieu : mais c'est une couronne de vanité, pesante, riche de soucis, transitoire. Assassiné, comme Léon l'Arménien, exécuté, comme Charles Stuart, victime dans un cas comme dans l'autre, de ce que Gryphius appelle un « parricide » le roi participe aux souffrances du Roi des Rois dans son abaissement terrestre, le Christ : il reçoit la seconde des couronnes, la couronne d'épines. Mais l'abaissement l'amène à l'élévation, la souffrance dans le temps au triomphe dans l'éternité, et dans la mort il reçoit sa troisième couronne, celle de la communion avec le Christ, du règne sans fin, de la seule gloire qui ne périsse pas. Qu'est le Souverain ? Un homme comme les autres, soumis à la vanité, soumis à ses penchants, responsable devant Dieu, et dont la charge devient intolérable si Dieu lui-même ne l'assiste : Gryphius montre Léon, jadis général vainqueur, soutien de l'Empire, reconnu de tous, maintenant hésitant, pliant sous le fardeau du règne, arrivé au terme de son ambition et n'y trouvant qu'amertume, insomnie, craintes perpétuelles. Par la bouche du sage Exabolius, qui s'efforce de prévenir la catastrophe et met Michel en garde contre le pouvoir auquel il aspire, Gryphius insiste, trait traditionnel en théologie protestante, sur le revers du pouvoir royal, la crainte d'une mort violente, les mille soucis dont le Souverain est captif ; l'armée demande de l'argent, les provinces refusent leur blé, les villes manquent d'or. Sécheresse, tremblements de terre, révolte, brigandage, doctrines révolutionnaires : tous ces fléaux particuliers ne frappent chaque citoyen qu'à la mesure de sa situation, de son office dans l'Empire. Mais le Souverain, qui représente l'ensemble, est seul à veiller quand tous les autres peuvent dormir, à souffrir par tous et de tous :

« *Der Fürst kan nichts vermeiden,
Er fühlt die gantze Last.* »

Son sort serait donc inhumain, si Dieu ne lui prêtait son assistance. Dieu soutient ceux en qui il a mis son image : « *Der Himmel selber wacht vor die gekrönten Haare / Und steht dem Scepter bey* » (II, v. 344). Le règne est donc surtout une épreuve et tendre au règne, dit encore Exabolius, si l'on n'est pas né pour lui (par élection ou droit de succession, comme le voulait Schönborn) c'est aspirer au destin de Phaéton. Michel a beau dire qu'un prince n'est qu'un homme comme tous les autres et que l'Empire entier repose sur son bras et son épée, dans des tirades manifestement inspirées des discours insolents de Don Gormas au premier acte du « Cid » — il a beau revendiquer le pouvoir dont il prétend être le seul appui : eût-il raison que ce pouvoir tout humain, tout naturel, la force du bras et du cœur, ne peut rien contre le charisme dont l'élection ou la succession légitime (et dans le cas de Léon, l'élection par l'armée et le choix de l'Empereur) revêtent le

monarque. Ce qu'il dit être l'accessoire est en fait, dans la conception théocratique de Gryphius, l'essentiel : que Léon règne, en tyran ou en juste roi, mais qu'il règne légitimement ; toute révolte contre lui tombe sous le coup d'une condamnation divine, même si elle parvient à ses fins terrestres. Michel triomphant demeure l'usurpateur ; Michel révolté a tort, selon Gryphius, de parler le langage des faits et de la force contre le droit divin : la soif de pouvoir qui le dévore le rend insensible à l'existence objective d'un ordre fondé sur la volonté de Dieu, et dont le Souverain est une pièce essentielle. Aussi Gryphius énumère-t-il, parmi les calamités dont souffre l'Empire, avec la peste, la guerre, le tremblement de terre et d'autres perversions de l'ordre naturel, les doctrines qui déniaient à la monarchie sa valeur sacramentelle :

« *Bald bringt man auf die Bahn...
Ein unerhörte Lehr (o Seuche dieser Zeiten !)
Die mächtig, gantze Reich und Völcker zu verleiten,
Dass sich des Pfeilers Grund, der Cron und Infell trägt,
Und Creutz und Scepter stützt, erschüttert und bewegt* »
(v. 374 sqq.).

Soutenu par Dieu, le Souverain ne résiste qu'autant que Dieu ne lui retire pas son aide : les desseins divins sont impénétrables, aucun mortel ne peut comprendre pourquoi Dieu se sert du mal pour abattre le bien, de la sédition pour détruire le règne légitime : nous retrouverons ce problème dans la bouche de l'impératrice Théodosia, veuve de Léon. Mais lors même que le règne semble assuré, la vie du souverain n'a rien d'enviable. Le ciel, dit Léon, qui ne nous donne rien sans absinthe (je propose de corriger la leçon de Palm, *wehmuth*, en *wermuth*), le ciel a entouré le trône de craintes toujours nouvelles : l'esclave est captif de ses fers et le roi de son or ; la barque légère et le buisson échappent à la tempête qui brise les vaisseaux et déracine les chênes. La grandeur est inconcevable sans aggravation de la vanité de l'existence, thème favori de Gryphius. La conclusion de la tragédie est sombre, bien opposée à l'optimisme religieux de Joseph Simon, qui faisait triompher la piété sur l'impiété, couronner le vengeur et disparaître le tyran ennemi de la foi catholique : songes, avertissements, inquiétudes ne peuvent rien pour Léon ; ils lui présagent son destin, mais sans qu'il puisse le prévenir. Quand le Souverain n'est plus soutenu par Dieu, ni le temple, ni le trône, ni l'autel ne le protègent plus : Léon le dit dans ses stances du troisième acte ; nous avons beau chercher, dès notre premier âge, à tout savoir, dit encore l'épode du troisième chœur, nous ne pouvons même pas comprendre ce que nous trouvons chaque jour devant nous :

« *Die der Himmel warnt durch Zeichen,
Können kaum, ja nicht entweichen* »,

et ceux qui cherchent à fuir la mort, comme Léon, n'en courent que plus sûrement à leur propre perte. Le « Leo Armenius » est plus qu'une tragédie politique ou qu'une pièce édifiante : c'est un *speculum totius orbis*, une *imago mundi* sombre, avec ses trois règnes : l'inférieur, puissant dans les éléments,



